

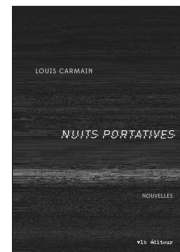
les *Microfictions* de Régis Jauffret qui, de par leur caractère minimaliste, se contentaient de présenter une scène qui révélait un état, confinant cet exercice de style à une itération sans fin de la même formule (sur plus de mille pages, chez Jauffret), *Trois tours de cordon* reprend et répète beaucoup. Or, le recueil trouve une voie de sortie grâce à un « grand récit » qui traverse les nouvelles, qui revient, se répète, se reformule. Il s’agit d’un couple de deux mères, de la mort d’un premier bébé, par une fausse couche – la petite Mathilde. Mais aussi de la naissance d’un deuxième enfant, Théo ; puis, doucement, par petites touches, de l’effritement du couple. Ce sont ces trois tours de cordon qu’on découvre au gré des nouvelles : tours de cordon qui enserrant la gorge de Théole-nouveau-né, mais aussi qui enserrant la narratrice, enseignante exténuée, endettée, amoureuse, et qui enserrant enfin un couple devenu famille, trois êtres en peine qui dans le désordre de la vie finissent bel et bien par se perdre. En ce sens, les dernières nouvelles présentent une force tragique que les premières, joueuses et ironiques, ne se permettaient pas d’atteindre. Il y a là, prégnant, un bel effet de crescendo.

David Bélanger

L’écriture avant toute chose

Louis Carmain, *Nuits portatives*, Montréal, VLB, 2022, 167 p.

J’AIMERAI commencer ainsi, pour que les choses soient claires : Louis Carmain représente, dans le paysage littéraire québécois contemporain, l’une des plus grandes forces d’écriture. Dès *Guano*, ce roman colonial drôle et inventif, il trouvait ses marques : Carmain serait le plus echenozien des écrivains québécois. Son premier recueil de nouvelles – et quatrième livre – ne fait que confirmer cette



habileté rare consistant à ménager ses effets, à jouer de l’ellipse – empruntant en cela à l’école stylistique de Flaubert –, à ironiser sans cabotiner, à se coller à des sensibilités sans les juger – souvent, comme Echenoz, il représente des femmes